

Les musées en plein air : le choix des pièces caractéristiques

Autor(en): **Stahl, Paul-Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **63 (1967)**

Heft 1/2

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-116257>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les musées en plein air. Le choix des pièces caractéristiques

Par *Paul-Henri Stahl*

Les muséographes distinguent souvent les objets selon qu'ils sont ou non considérés «spécifiques» pour une unité sociale. Cette notion revient surtout lorsqu'il s'agit de la culture et de la civilisation rustiques. On choisit les pièces muséales selon leur degré plus ou moins grand de «spécificité», mais ce choix n'est pas clair, car la notion employée a plusieurs acceptions. La méthode statistique représentative est aussi obligée de choisir, mais ses critères sont clairs et généralement approuvés; quelques centaines ou milliers d'unités sont considérées comme représentatives pour un ensemble beaucoup plus important. Mais cette méthode qui est utile lorsqu'on a à faire à un grand nombre de cas, perd sa validité lorsqu'il s'agit de former un musée, car personne ne peut rassembler un nombre d'objets suffisamment grand pour éviter les probabilités d'erreur.

On est souvent obligé de choisir pour un musée en plein air une seule ferme dans toute une région. Quelle est, parmi les fermes locales, celle vraiment caractéristique (ou spécifique)? Habituellement on s'arrête devant les pièces les plus anciennes, considérées authentiquement locales. La liaison directe supposée entre un groupe ethnique et sa civilisation, telle qu'elle était couramment employée dans les explications de la sociologie ou de l'ethnographie au XIX^e siècle, nous fait croire que chaque peuple a une civilisation originale, qui correspond à ses caractères ethniques. Les peuples germaniques par exemple, habitent des maisons qui leur sont propres en exclusivité; les peuples latins ou slaves, ont chacun d'autres habitations, suivant leur caractère ethnique. Les formes les plus pures peuvent être retrouvées parmi les plus anciennes.

La civilisation paysanne comprend souvent des survivances archaïques, que l'histoire semble avoir oubliées. Mais la même civilisation comprend des éléments adoptés à diverses époques et qui parfois peuvent être retrouvés chez les voisins; ceux-ci doivent être exclus de l'ensemble ethnique d'un peuple si on accepte les prémisses exposées plus haut. Et ils peuvent être exclus d'autant plus facilement qu'ils sont plus neufs. N'étant pas caractéristiques pour une seule ethnie, ils ne doivent pas trouver de place dans les musées.

La liaison directe entre la vie d'un peuple et son ethnie, sa race biologique ou son milieu géographique, suppositions communes pour la science du XIX^e siècle, sont progressivement modifiées jusqu'à être totalement abandonnées. D'autres explications, dans lesquelles le rôle

de la vie sociale et de l'histoire sont de plus en plus grands, nous amènent à orienter différemment l'activité des musées. Les arguments qui soutiennent ce point de vue sont décisifs.

Chaque peuple a une longue évolution; la connaissance de son histoire nous fait voir que, ce qui nous paraît aujourd'hui extrêmement vieux et authentique, lié directement au caractère ethnique, ne représente en réalité qu'un moment historique. Nous le voyons apparaître à une certaine époque et se développer; jadis il était lui aussi nouveau et, si notre recherche avait été effectuée au moment de son apparition, nous l'aurions éliminé de même que nous éliminons aujourd'hui ce qui nous semble trop nouveau.

L'histoire connaît de larges courants de culture et de civilisation. La préhistoire elle-même a vu la circulation lointaine de certains produits: haches de pierre, colliers d'ambre ou de coquillages, etc. Lorsque les Celtes traversent l'Europe, leur route reste marquée par l'influence que leur mode de vie laisse chez les peuples avec lesquels ils sont entrés en contact. De même, l'empire romain répand chez les peuples conquis ou chez ses voisins, les éléments de sa vie. Le style gothique ou les courants de la Renaissance par exemple, traversent les pays européens et sont adoptés par divers peuples, sans aucun rapport à leur origine ethnique.

Nous nous trouvons aujourd'hui dans la situation (inexplicable pour qui voudrait garder l'ancienne explication du purisme ethnique) de constater l'existence d'un grand nombre d'aspects communs dans la culture et la civilisation des peuples. On ne pourrait contester l'existence de particularités, de phénomènes caractérisant un seul groupe humain, mais ils coexistent toujours avec des aspects communs. L'importance de ces derniers est parfois si grande, qu'elle dépasse largement celle des «unicats», souvent presque impossible à trouver. Nous observons habituellement le long des frontières entre deux peuples d'origine et de langue différentes, la naissance et la formation de bien des aspects de vie communs, qui les distinguent chacun du reste de leur groupe national. Parfois, on arrive à distinguer deux groupes par la fréquence avec laquelle un élément commun apparaît chez chacun. Ce cas aussi contredit la liaison directe avec le caractère ethnique, et la vie sociale doit être incluse dans notre raisonnement.

Quelques exemples rendront plus claires ces affirmations. Un exemple des plus intéressants, par son extension territoriale, c'est l'art baroque, qui met son empreinte sur la vie paysanne. Parti de l'ouest européen, il arrive dans l'est, pour conquérir au XVIII^e et au XIX^e siècles surtout les constructions des villages, après avoir conquis les

villes de l'ancien empire autrichien. Cette conquête suit une série d'étapes en rapport avec les possibilités matérielles des habitants; les plus riches adoptent les premiers la nouvelle mode. On note également cette différence marquée par la richesse, entre les villages ou les régions. L'évolution est concluante car elle met en évidence de façon concrète la manière dont un grand courant d'art se répand dans les villages.

La première constatation, surprenante, est la manière brusque avec laquelle la région, où le baroque arrive à dominer, se différencie des régions voisines. Si l'histoire ne nous avait pas dit quelles étaient les frontières orientales et méridionales de l'ancien empire autrichien, nous pourrions les reconstituer d'après l'aspect extérieur de l'architecture paysanne exécutée surtout au XIX^e siècle. Elles sont tellement bien marquées qu'on les reconnaît même dans le territoire occupé par le même peuple. Si cette mode arrive à couvrir le territoire de la Hongrie et de la Tchécoslovaquie, entièrement comprises dans l'empire des Habsbourgs, en Serbie, la partie du nord (Voïvodina) se distingue nettement de la partie du sud. Tout en gardant leur langue, leurs costumes, leurs coutumes, les paysans serbes de la Voïvodina emploient largement les éléments de l'art baroque pour leurs maisons et leurs attenances mêmes. En Roumanie, où les paysans ont gardé tout au long de l'histoire les traits essentiels d'une culture populaire unitaire, les éléments de l'art baroque s'arrêtent (dans leurs formes de masse) aux Carpathes. En Pologne, le sud du pays jusqu'aux environs de Krakowie utilisait fréquemment l'art baroque. Partout, ces éléments marquent surtout l'extérieur; le toit traditionnel aux quatre pentes est remplacé; le décor caractéristique nouveau borde les fenêtres, les portes et les frontons.

Cette distinction entre les régions voisines habitées par un seul peuple, ne va pas sans exceptions. Ainsi, de rares éléments baroques, dépassent les frontières de l'ancien empire autrichien. Ils pénètrent dans la Yougoslavie méridionale, en Bulgarie, dans les villes roumaines du sud et de l'est des Carpathes et dans l'Ukraine. Le territoire même de l'empire autrichien n'était pas également dominé par l'art baroque. Le voisinage des grandes villes (surtout de celles habitées par une population d'origine allemande) et le caractère plus ou moins fermé de l'économie locale, ont joué un rôle essentiel dans l'apparition de ces différences. Les principales régions qui résistent aux éléments baroques sont celles occupées par les Roumains; nous citons ainsi d'abord les montagnes Apuseni, la Hunedoara, ou le Maramureș.

Une autre constatation qui nous semble importante, est que la mode

baroque ne réussit pas à modifier le plan des maisons. Cette situation s'explique facilement, car le plan d'une maison reflète les possibilités et les nécessités d'une population. Au XIX^e siècle les anciens matériaux de construction sont abandonnés; le bois et le chaume sont remplacés par les briques et les tuiles. La construction d'une nouvelle maison implique en même temps une nouvelle décoration, surtout lorsque les anciennes conceptions superstitieuses sur le décor perdent leur acuité. Mais il était impossible pour un paysan d'imiter le plan d'un palais ou de la maison d'un riche bourgeois.

L'architecture peut nous offrir beaucoup d'exemples. Les maisons qui utilisaient une charpente en bois visible à l'extérieur, dominaient dans les villes et les villages du moyen âge, en Allemagne, dans le sud de l'Angleterre, le nord de la France, en Suisse, dans une partie de la Belgique et en Hollande; elles montent ensuite vers la péninsule scandinave et avancent vers l'est, le long de la mer Baltique. – La «koula», habitation fortifiée, est connue par les peuples du Caucase, par l'Iran, la Turquie et par les peuples balcaniques. Elle arrive jusqu'en Roumanie, où elle est arrêtée par les Carpathes. Chacun des peuples de ces régions la considère comme habituelle et caractéristique pour son architecture nationale. – La maison appelée «orientale», dont l'étage surplombe le rez-de-chaussée, était construite principalement en bois; l'intérieur est entièrement formé en bois. Parfois une pièce de l'étage est réservée aux heures de repos; elle peut être fermée ou non, selon que les habitants sont ou ne sont pas musulmans. La maison orientale existe dans toute la péninsule balcanique, et ses formes sont encore vivantes. En Roumanie elle disparaît au XIX^e siècle. On la retrouve en Asie Mineure, en Syrie, au Liban, en Egypte même. Liée aux constructions de l'ancien empire byzantin et caractérisant en même temps les villes et les villages, elle se répand largement grâce à l'existence de l'empire turc, et donne naissance à une architecture commune à plusieurs peuples.

On pourrait ajouter d'autres exemples encore, mais ils ne feront qu'affermir notre point de vue sur l'importance des éléments communs, même si des différences plus ou moins marquées subsistent dans des cadres territoriaux si larges.

Le domaine des tissus rustiques n'est pas moins intéressant; nous choisirons un seul exemple, celui des «kilims». Les «kilims» (qui au contraire des tapis à nœuds sont tissés sur des métiers horizontaux) sont largement connus. Ils suivent une évolution claire, qui les mène des formes simples aux complexes. La forme la plus ancienne est étroite et correspond aux dimensions du métier à tisser; elle est constituée

de bandes parallèles, de dimensions et de couleurs alternantes. C'est le principe de confection des plus anciens tissus, partout dans le monde, en Europe comme en Afrique, en Asie ou en Amérique. Les motifs géométriques qui sont posés plus tard sur les bandes colorées arrivent à couvrir intégralement la surface des kilims. Parfois le tissu est partagé en plusieurs surfaces carrées, chacune abritant un motif décoratif. Une nouvelle étape de cette évolution est celle où la bordure est marquée par une décoration spéciale. Toutes les phases décrites se retrouvent chez bien des peuples et dans divers continents; on aurait du mal à distinguer les kilims des peuples balcaniques, des tissus norvégiens, centre-africains ou même mexicains. Lorsque les Turcs réussirent à détruire l'empire byzantin et à occuper la péninsule balcanique, ils occupèrent en même temps l'Asie Mineure, et successivement divers autres territoires de l'Asie et de l'Afrique. Favorisés par ces circonstances, les kilims orientaux arrivent en Europe. Dans les ateliers des villes ou dans les maisons paysannes, on produit des kilims qui, bordés par une bande distinctement décorée, ont le centre couvert de personnages humains, de plantes et d'animaux exotiques, tigres, lions, perroquets, paons, qui deviennent dans les maisons et dans l'esprit des paysans balcaniques des chiens, des chats, des oiseaux d'une espèce inconnue. A nouveau, un grand territoire, abrite une production qui ne tient pas compte des frontières ethniques.

Dans cette situation, est-ce qu'un spécialiste aurait le droit d'ignorer un objet ou un monument parce qu'il existe aussi chez d'autres peuples et qu'il n'est pas strictement local? Pourrait-on logiquement affirmer qu'un pareil phénomène appartient seulement au peuple qui le premier l'a utilisé? Pourrait-on faire abstraction du poids social qu'un phénomène a dans une société, de sa fréquence et de la manière dont-il s'est intégré dans l'ensemble de sa vie? Devrait-on se limiter au choix d'une série de faits isolés seulement parce que le reste des faits n'est pas original?

Notre réponse coïncide avec la réponse que les muséographes ont souvent donnée; on considère comme caractéristique pour un groupe humain (tribu, ensemble de tribus, peuple, etc.) tout ce qui socialement est intégré dans sa vie.

Les musées et la recherche scientifique doivent aborder le domaine des faits dans sa totalité, comprenant à la fois les originalités et les aspects communs. Le problème de l'origine d'un phénomène est important, mais on doit résoudre en même temps d'autres questions; pourquoi un phénomène est-il adopté, à quelle époque et surtout à quelles nécessités répond-il pour qu'il ait été choisi et utilisé de

manière stable. La culture ou la civilisation d'un peuple ne sont jamais finies, elles se forment continuellement et représentent à chaque moment le summum de tous, les éléments accumulés jusqu'alors. La notion d'«ethnique» change de contenu, elle devient une notion sociale qui a une évolution historique.